# De mémoire d'homme… le « jamais vu ». Phénomènes exceptionnels, admirables et inquiétants chez les chroniqueurs du XIV^e siècle au début du XVI^e siècle

SERGE BOUCHET
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION
CRESOI – EA 12

Mes travaux portent sur les chroniqueurs médiévaux d'Emilie-Romagne, par l'analyse de leur présent et de la façon dont ils font le récit des événements qui leur sont contemporains. J'entends médiéval au sens large puisque j'insère la première moitié du XVI^e siècle dans mon corpus.

Dans ces récits, j'ai choisi aujourd'hui de m'arrêter sur l'expression du « jamais vu ».

Je dois préciser en préalable que le *jamais vu* est un trouble médical analysé en psychologie cognitive, sur les sensations de la mémoire : cette dénomination recouvre le fait de ne pas reconnaître une situation familière par opposition au « déjà vu » qui est la sensation de trouver familière une chose ou une situation inconnue. Ainsi, le fait de regarder longtemps une chose, finit par rendre celle-ci étrange : elle perd de son sens et de sa réalité.

De même, il arrive qu'un endroit familier soit soudain ressenti comme étranger pendant un bref instant. Un phénomène analogue se manifeste à la lecture de mots bien connus[1]. C'est la manifestation du cerveau fatigué.

Ce n'est pas le sens que je retiendrai ici. Dans les chroniques étudiées, le *jamais vu* est l'expression parfois employée par les auteurs pour dire l'exceptionnel.

> 1489 : Male feste. Jeudi 24 décembre fut la veille de Noël et de mémoire d'homme qui vive, on n'a jamais vu plus triste jour de veille de Noël, parce que chaque homme était mécontent et parce que la cour ne donnait d'argent à personne.

[1] Voir à ce sujet la présentation des recherches du docteur Chris Moulin : Judy Skatssoon, « *Is it really you or jamais vu?* » in *News in Science*, 19 juillet 2006. Le docteur Moulin a reproduit le phénomène en faisant écrire en 60 secondes 30 fois des mots simples comme « porte ». 62 % des sujets ont montré des signes de « jamais vu » : le mot était devenu un mot faux, vide, sans sens. Judy Skatssoon, « *Is it really you or jamais vu?* » art. cit.

> 1490. Ces fêtes de Noël présentes ont été et sont les plus tristes fêtes que jamais, jamais il y eut dans Ferrare, car chaque homme *universaliter* était mécontent à cause des taxes si nombreuses et des impôts et des prêts forcés et de tout l'argent que le duc leur a pris et par tous les offices qu'il vend *universaliter*.
> Ugo Caleffini, chroniqueur de Ferrare.
> 1499. Et jamais depuis les cinquante dernières années dont je me souviens bien, on n'a vu un pire carnaval à Ferrare et les gens ne furent moins contents qu'aujourd'hui.
> Diario ferrarese, chronique de Ferrare.

Je me propose d'analyser le sentiment de découvrir une chose totalement inédite, nouvelle, que ressent chacun d'entre nous en certaines occasions. Le *jamais vu*, et ses variantes composées de *jamais* accompagné d'un autre verbe – *jamais il n'y eut*, *jamais on ne fit*, *le plus… jamais connu…* – c'est l'émerveillement, un superlatif par le négatif.

Encore faut-il comprendre ici « émerveillement » dans le sens que l'homme médiéval donne à « *mirabilia* », les choses admirables, merveilleuses. Merveilleuses, car exceptionnelles, étonnantes[2]. Les événements racontés que nous allons évoquer peuvent être admirable de beauté ou au contraire admirable dans l'horreur. Ils sont avant tout inhabituels.

Je voudrais m'intéresser ici à la manière dont les auteurs qui racontent l'histoire utilisent le *jamais vu*.

Mais d'abord, pourquoi accorder une quelconque importance à ce que j'appelle le *jamais vu* ?

Une chronique se présente comme le récit d'une succession d'événements et, pour reprendre le raisonnement de Paul Ricœur, chaque événement permet de faire avancer l'action sur le plan narratif[3], chaque événement est « une ponctuation du temps par les événements notables »[4]. Habituellement, cette ponctuation est affirmée par une expression stéréotypée : pour rapporter les événements qui leur sont contemporains, l'expression récurrente des chroniqueurs est le « j'ai vu » qui sert à authentifier les faits rapportés : « En ce jour où Bologne était occupée, est

---

2 *Res mirabilis* peut être traduit par prodige.

3 « Au plan narratif, l'événement est ce qui, en survenant, fait avancer l'action : il est une variable de l'intrigue. Sont dits soudains les événements qui suscitent un revirement inattendu, – "contre toute attente" (*para doxam*), dit Aristote pensant aux "coups de théâtre" (*peripeteiai*) et aux "effets violents" (*pathè*) ». Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris : Poche, 2003, p. 313.

4 *Le temps qu'il fait au Moyen Âge, phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, J. Ducos et C. Thomasset éd., Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, p. 127.

apparu dans le soir un serpent de feu, monstre admirable que *j'ai vu de mes yeux* » (*Marcha*, chronique de Rimini de Marco Battagli, 1353[5]).

L'expression a une grande importance sous la plume des chroniqueurs, car avant toute chose « le travail de l'historien consiste à conserver la mémoire des temps passés »[6]. Pour cette raison, la tâche essentielle du chroniqueur est la compilation les textes anciens. Quand, dans la dernière partie de sa chronique l'auteur rapporte ce qu'il a personnellement vu, il prolonge les histoires précédemment écrites. Le chroniqueur ne pouvant plus s'appuyer sur l'autorité d'un texte antérieur, le *j'ai vu* devient un gage de sérieux, la preuve de la réalité du récit. A l'inverse du *jamais vu* qui est une expression rarement écrite, le *j'ai vu* est très fréquent. Dans ce cadre, le *jamais vu* apparaît comme l'événement exceptionnel, c'est pour le chroniqueur un *j'ai vu*, mais auquel il ajoute un commentaire personnel en précisant que ce *j'ai vu* est une nouveauté absolue.

Il faut préciser que l'allusion au *jamais vu* est exceptionnelle : sur près de 10 000 informations que j'ai sélectionnées dans plus de 60 chroniques, je dénombre seulement quelques dizaines d'occurrences pour cette expression et ses équivalents[7]. C'est cette rareté qui fait l'intérêt de cette expression, car elle n'est pas galvaudée, elle n'est pas une simple tournure toute faite, mais bien l'expression d'un sentiment ou d'une opinion particulière. Elle est exprimée en Italien sous la forme « *Non ho, mai visto* » (Je n'ai jamais vu), « *mai visto prima* » (jamais vu auparavant), « *non fo, mai* » (il n'y eut jamais), « *Cronicha aicuna non n'a trovata* » (je n'ai trouvé nulle chronique qui). J'y adjoins des expressions qui ont le même sens lorsqu'un chroniqueur explique que ce qu'il évoque a été « unique en Italie », « Unique », « sans égal à aucune époque », « *non si a mai visto tale fortuna* » (on n'a jamais vu de tel destin) ».

Dès lors, je me suis interrogé sur le sens que recouvrait le recours à cette tournure. J'ai retenu comme point de départ une signification dégagée à partir des considérations de Denis Crouzet pour le XVI[e] siècle, le *jamais vu* comme un signe de la volonté divine[8], la prophétie c'est ce qui doit arriver, le *jamais vu* c'est l'exceptionnel qui est un signe. Mais j'ai rapidement constaté que l'emploi était quelque peu plus complexe dans mes textes des XIV[e] et XV[e] siècles.

Certes, le *jamais vu* est l'insolite, mais cet exceptionnel prend des sens divers selon le contexte. J'ai constaté que ce qu'exprime un chroniqueur par cette

---

5 Marco Battagli, *Marcha*, édité par Aldo Massèra, *R.I.S*[2], XVI/3, Città di Castello, 1912.

6 Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Alençon : Aubier « collection historique », 1991, p. 202.

7 Naturellement, dans le relevé des 10 000 informations, j'ai été attentif à sélectionner systématiquement les expressions comportant la mention « jamais vu ».

8 Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, Vol. 1, Seyssel : Champ Vallon, 1990, p. 164.

expression n'est pas de même nature suivant les circonstances, mais aussi suivant les siècles : je pressens un passage d'un *jamais vu* évoquant principalement un inconnu à un *jamais vu* angoissé.

Je vais montrer comment le *jamais vu* qui prend d'abord une valeur positive, valorisante, se voit supplanté par un *jamais vu* inquiétant. Entre le XV^e^ et le XVI^e^ siècle s'impose le *jamais vu* dominé par l'angoisse.

## LE *JAMAIS VU* VALORISANT

Le *jamais vu* procède d'abord d'une approche naturelle, je dirais presque logique : il est l'expression de l'étonnement de la découverte, de l'attrait du merveilleux.

### L'exceptionnalité qui impressionne

*Forteresses et palais : les constructions qui disent la force du seigneur*

L'évocation des forteresses au XIV^e^ siècle, des palais seigneuriaux au XV^e^ siècle disent la force du seigneur. Ainsi dans les chroniques italiennes, les châteaux édifiés au XIV^e^ siècle sont toujours les plus « remarquables » les plus « puissants », « comme jamais en Italie on n'en avait vu de semblable »[9]. Par les constructions de citadelles, chaque nouveau maître appose son empreinte sur l'espace et se donne les moyens d'assurer sa domination. L'investissement dans une forteresse est un message de puissance adressé à la population.

De la même manière, pour le chroniqueur, le palais seigneurial est dans chaque ville une construction jamais vue auparavant : parce qu'elle est la première, parce qu'elle est unique, parce que sa façade en est exceptionnelle… Affirmer que la construction n'a pas d'égale revient à célébrer la magnificence du seigneur et, partant, la grandeur de la ville.

9 *Annales Caesenates*, édité par Enrico Angiolini, Rome : ISIME, 2003, p. 107 et p. 146.

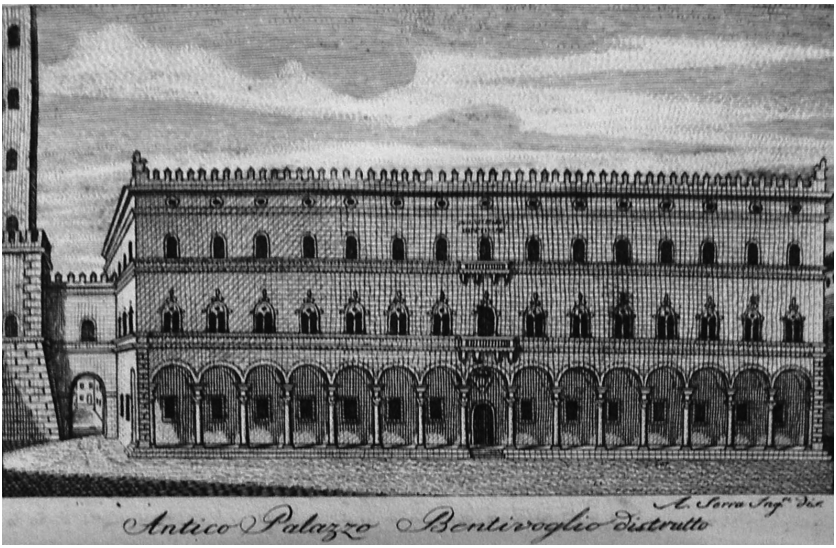



Fig. 1 : Le palais des Bentivoglio à Bologne : dessin de 1831 dans l'Almanacco statistico bolognese, Bologne, 1831, p. 9.
La façade a été imaginée à partir des descriptions et des modèles d'après lesquels le palais a été édifié. Sante Bentivoglio (1424-1463) le commence en 1442. Giovanni II Bentivoglio (1443-1508) le termine, crée une place devant le palais en 1487 et construit une tour en 1494-1497. « Jamais dans toute l'Italie, personne n'avait édifié un édifice semblable » Chronique de Gigli, *Cronica di Bologna*, f°38, Bologne, BUB 779.

L'importance politique du message s'analyse aisément dans les chroniques de Bologne : quand les Bentivoglio font construire leur palais à partir de 1460[10], les chroniqueurs évoquent à peine la construction de l'édifice, mais ils encensent en revanche une trentaine d'années plus tard la construction de la tour adjointe au palais. Dans une ville, la construction d'une citadelle ou d'un palais assoit l'autorité : la citadelle par le coût des travaux imposé aux habitants, le palais par la manifestation de puissance et par la magnificence. La construction marque la détermination politique, car une telle réalisation suggère l'intention de contrôler durablement la ville.

Quand le pape Jules II arrache Bologne à Giovanni II, faisant entrer la ville dans le giron de la papauté, le palais de Giovanni II est détruit par la volonté pontificale : sous la plume des chroniqueurs, ce palais devient alors une œuvre unique, *jamais vue* auparavant : « On disait qu'il n'y avait pas de palais semblable à celui-ci en Italie, ni presque dans toute la Chrétienté, tout de pierre cuite finement

[10] La première pierre est posée sous Sante Bentivoglio en 1460 et Giovanni II fait achever la construction lorsqu'il lui succède en 1462.

travaillée »[11]. Après sa destruction, l'édifice que l'on ne peut plus voir apparaît pour les habitants de Bologne comme un symbole de la grandeur de leur ville et les Bolonais exaltent longtemps le palais seigneurial orné de pierres cuites dorées devenues exceptionnelles dans leur souvenir.

*Justice : terroriser par l'exemplarité de la sanction*

La valorisation politique passe aussi par l'exemplarité des punitions.

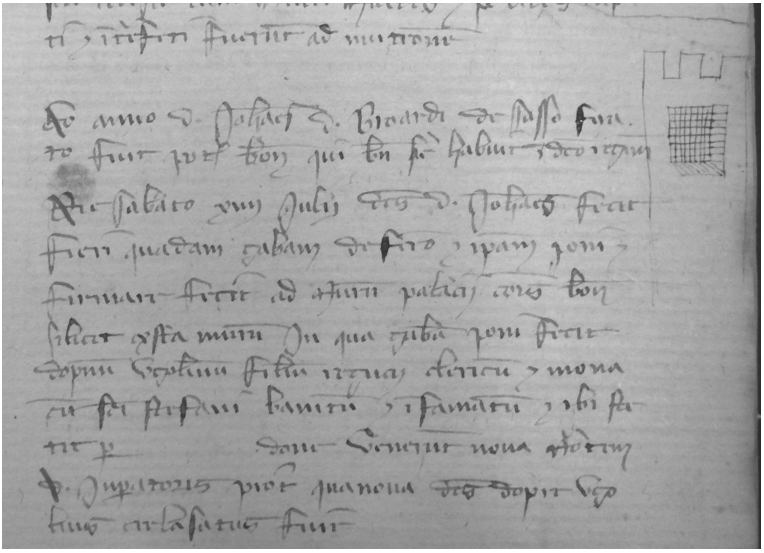


Fig. 2 : Dessin de la Cage de fer accrochée à mi-hauteur de la façade du palais communal de Bologne
Chronique de Bologne de Pietro Villola[12]

Tel condamné pour trahison en 1366 est placé dans une cage accrochée en hauteur sur la façade de l'assemblée communale. Un peu plus tard, il est transporté en chariot sur la place, les pieds sous la gorge, tête coupée et portée partout *comme on ne fit jamais à personne*[13]. Un autre condamné est pendu aux plus hautes fourches jamais vues[14].

---

11 Chronique de Bologne de Friano Degli Ubaldini, *Cronica*, Bologne, ms. BUB.430., f° 602r.

12 Chronique de Bologne de Pietro Villola, *Cronaca*, Bologne, ms BUB 1456, f° 66r.

13 Exécution d'Ardisson de Novara racontée dans la Chronique de Bologne dite *Rampona*, Della Pugliola et auteurs anonymes, *Corpus Chronicorum Bononiensium* édité par Albano Sorbelli, *R.I.S*$^2$, XVIII, 1, Bologne, 1906-1940, année 1336, p. 158.

14 Fileno Dalla Tuata, *Istoria di Bologna, origini-1521*, édité par Bruno Fortunato, Bologne : Costa, 2005, 3 volumes, p. 153.

Pourtant, des exécutions du même type, certes exceptionnelles, sont rapportées par ailleurs. De même, la condamnation à la mise en cage est mentionnée à Florence, Ferrare, Bologne, Forli. Cela est annoncé comme une nouveauté à Forli en 1426, car un chroniqueur note : « Capranica a commencé la fabrication d'une cage de fer installée sur la place : jamais il n'y en avait eu, que ce soit sous l'Eglise ou sous la tyrannie »[15]. Mais si une cage nouvelle est alors fabriquée, car elle avait été longtemps inutilisée, ce n'est pas une réelle nouveauté, car cette peine est mentionnée dans le droit pénal de la ville. Le *jamais vu* signifie donc ici l'oubli ou la condamnation d'une pratique abandonnée depuis longtemps.

## Magnifier la distinction des puissants

### *L'éloge*

Une dimension du *jamais vu*, celle-là stéréotypée, est celle de l'éloge. Dans l'éloge funèbre, naturellement, chaque défunt est présenté comme le meilleur homme ayant jamais vécu en Italie, selon les qualités classiquement reconnues aux seigneurs. Les éloges des cours présentent toujours les courtisans comme « les plus belles gens » dans l'entourage d'un empereur, d'un pape ou d'un seigneur. Ce sont là, naturellement les expressions des chroniques officielles, complaisantes pour le seigneur commanditaire de l'œuvre ou pour le destinataire.

### *Fêtes et entrées : la magnificence, émerveiller*

Au XV^e^ siècle, chaque fête, chaque entrée est l'occasion de signaler que « jamais on ne fit une plus belle fête » ou « jamais on ne vit une si belle fête »[16], « jamais on ne vit si grande foule » pour accueillir une personnalité[17]. Ainsi, Carlo Malatesta organise en 1413 à Rimini « la plus grande fête que l'on vit en Italie en cent ans »[18].

---

15 Girolamo Fiocchi, *Chronicon ab anno MCCCXCVII usque ad annum MCCCCXXXIII*, édité par Adamo Pasini, Bologne, 1931, p. 47. Un autre chroniqueur de la ville écrit : « Il fut dit par tous les anciens qu'il n'y avait jamais eu de cage de fer », Giovanni Merlini, *Giovanni di M.° Pedrino depintore, Cronica del suo tempo*, édité par Gino Borghesio et Marco Vattasso, notes de Adamo Pasini, Rome, *studi e testi*, n°50, Volume 1, 1929 ; n°62, Volume 2, 1934, année, 1426, p. 156.

16 Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, p. 532-533; Pietro Di Mattiolo, *Cronica o sia Memoriale delle cose di Bologna dall'anno 1371 al 1424* édité par Corrado Ricci, Bologne, 1885, Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XIX, réed. 1977, p. 206.

17 Fileno Dalla Tuata, *Istoria di Bologna, origini-1521*, 1510, *op. cit.*, p. 567.

18 Giovanni Merlini, *Giovanni di M.° Pedrino depintore, Cronica del suo tempo*, *op. cit.*, 1413, p. 47.

Les fêtes de la fin du XV^e^ siècle et du début du XVI^e^ siècle occupent une place grandissante, car les auteurs, éblouis par les fastes, sont conscients du message politique et tiennent à en préserver tout le souvenir[19].

La simple répétitivité des expressions, parfois au sein d'une même chronique, suffit à en montrer la signification particulière. En donnant un caractère unique à la fête, chaque narrateur exalte une image de la prééminence de sa ville. De même que cette dernière est invariablement la plus belle, ses fêtes et ses réjouissances éblouissent toujours les autres cités, les spectateurs et les visiteurs. Pour la venue du pape Alexandre V à Bologne en 1410, « jamais on ne fit plus belle fête ». Lors de la somptueuse cérémonie d'élévation de Borso au titre de duc de Modène et Reggio en 1452, les réceptions de l'empereur sont décrites comme uniques[20]. De même, les somptueuses noces de Guido Pepoli en 1475 sont parmi les plus belles qu'il y ait jamais eu jusqu'alors dans Bologne[21]. Le passage à Bologne de l'ambassadeur d'Espagne en 1486 est d'une pompe inédite et lors de la réception on découvre les pièces d'orfèvrerie les plus belles que l'on ait jamais vues[22]. En 1481, l'entrée triomphale de Girolamo Riario et Caterina Sforza dans Forli est si splendide que le chroniqueur affirme n'en avoir jamais vu auparavant de telle et ne plus jamais avoir l'occasion d'en voir de sa vie[23].

---

19 L'importance prise par les fêtes à la fin du XV^e^ siècle a été abondamment étudiée. Sur leur signification politique : Roy Strong, *Les fêtes de la Renaissance. Art et pouvoir*, Arles, Solin, 1991. Les triomphes des Ducs d'Este, présentation et références (sources et bibliographie) : A. Manicardi, « *I trionfi modenesi dei duchi d'Este. 1452-1584* », in *AMMM,* 1984, ser. XI, VI, p. 105-139. T. Tuohy, *Herculean Ferrara. Ercole d'Este (1471-1505) and the invention of a ducal capital*, Cambridge: University Press, 1996, p. 264-271. Pour l'entrée de Borso à Reggio, Marco Folin, *Rinascimento estense, politica, cultura, istituzioni di un antico Stato italiano*, San Donato Milanese : Laterza, 2001, p. 219. Pour un approfondissement sur Bologne, voir notamment : C. M. Ady, *I Bentivoglio*, Milan : Dall'Oglio, 1967, p. 223-228. La fête instrument de pouvoir de Giovanni II Bentivoglio : A. de Benedictis, « *Quale "corte" per quale "Signoria"? A proposito di organizzazione e immagine del potere durante la preminenza di Giovanni II Bentivoglio* », in *Bentivolorum magnificentia, principe e cultura a Bologna nel rinascimento*, B. Basile éd., Rome : Bulzoni, 1984, p. 25-26. F. Pezzarossa, « *"At honore et laude del nome Bentivoglio". La letteratura della festa nel secondo Quattrocento* », in *Bentivolorum magnificenza*, p. 35-113. Notamment le tournoi de 1470, p. 45-55 et la subordination de la culture au pouvoir p. 88-102. On trouvera une étude détaillée du tournoi de 1469 à Florence qui a servi de modèle pour celui organisé à Bologne par Giovanni II l'année suivante dans É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes (1380-1500)*, Paris : Albin Michel, 2007, 625 p., p. 20-27. L'importance politique des triomphes est soulignée dans H. Maxwell, « *Trionfi terrestri e marittimi nell'Europa medievale* », in *ASI*, 1994, CLII, p. 641-667.

20 Ms. Caleffini, *Cronica*, 1472, f° 54v., Florence, Bibliothèque Nationale, Magl cl XXV, 539.

21 Fileno Dalla Tuata, *Istoria di Bologna, origini-1521*, 1475, p. 341.

22 Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, 1486.

23 Leone Cobelli, *Cronache forlivesi,* édité par Giosué Carducci et Enrico Frati, Bologne, *Dei Monumenti istorici pertinenti alle provincie di Romagna* publié par la *R. Deputazione storica Romagnola*, série III, *Cronache* Tome 1, 1877, 1481, p. 266.

Giovanni II Bentivoglio « le premier homme d'Italie pour la pompe et toutes les autres choses » organise un *palio* qualifié de « plus belle joute jamais vue en Italie »[24] : « Il me semble que mieux vaut me taire que d'écrire un peu de tant de magnificences pour ne pas fatiguer l'esprit de mes auditeurs »[25]. Raconté cependant avec un luxe de détails dans plusieurs chroniques, ce tournoi est vu comme un moment d'exception[26] donné « avec tant de somptuosité dans les vêtements et les armes que la Rome antique paraissait ressuscitée »[27]. Ces journées sont si fameuses qu'une fresque unique est réalisée afin de célébrer les combats dans le palais Bentivoglio[28]. Plusieurs représentations sont alors emboîtées : divertissement offert à la ville, le tournoi est aussi message de puissance adressé à la population. Exceptionnelle, la scène peinte dans le palais réactive le souvenir et devient à son tour une image de souveraineté princière. Célébrée dans la chronique de Bologne d'Ubaldini, cette peinture est elle-même un élément marquant de l'histoire de la ville[29]… L'intérêt pour le tournoi organisé par Giovanni II en 1470 est manifeste, alors qu'au début du siècle Bartolomeo della Pugliola (1350-v.1425) ne consacrait

---

[24] Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, 1485, p. 480. La fête cherche avant tout à affirmer la grandeur du seigneur aux yeux du *populus* : A. de Benedictis, « *Quale "corte" per quale "Signoria" ?*…, art. cit., p. 13-33, p. 16-17 et p. 23, p. 25, p. 28.

[25] « *Meglio e me pare tacere ch'a poco scrivere de tante magnificentie, per non fastidire l'animo de li audituri* ». Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, 1470, p. 401.

[26] Antérieur à celui de Bologne qu'il a sans doute inspiré, le tournoi organisé pour Laurent de Médicis en 1469 à Florence est longuement étudié, sa fonction politique et ses messages symboliques décryptés dans É. Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes*…, *op. cit.*, p. 20-27.

[27] *Borselli*, 1470, p. 101. L'idée est reprise pour le mariage du troisième fils de Giovanni II en 1492 : « Beaucoup dirent que l'antiquité romaine revivait » : *Borselli*, 1492, p. 112. La comparaison avec Rome s'impose aussi pour la cérémonie donnée en l'honneur de Borso d'Este à Modène dans le récit de Giovanni da Ferrara qui ne s'enthousiasme pas pour la beauté du spectacle, mais pour les symboles et les références antiques : *Giovanni da Ferrara*, 1452, p. 40-43. L'Entrée de Borso à Reggio est aussi assimilée à un triomphe romain, selon une conception qui s'impose à la fin du XV[e] siècle : Roy Strong, *Les fêtes de la Renaissance, (1450-1650), op. cit*, p. 86.

[28] Albano Sorbelli compare le tournoi des Bentivoglio avec celui organisé à Florence. Il estime que le tournoi de Bologne connut en son temps un retentissement analogue à celui de Florence, mais que la postérité de celui de Florence fut assurée par deux insignes *cantori*, Poliziano et Pulci. A. Sorbelli, *I Bentivoglio*, M. Bacci éd., Bologne : Cappelli, 1987, p. 83. La symbolique de la fortune dans un autre tournoi de Giovanni II, donné en 1490, a été récemment étudiée par Florence Jutier-Buttay dans « Usages politiques de l'allégorie de la Fortune à la Renaissance : l'exemple du tournoi organisé par Jean II de Bologne en 1490 », in *Hasard et Providence XIV[e]-XVII[e] siècles. Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX[e] Colloque International d'Études Humanistes Tours*, 3-9 juillet 2006, Marie-Luce Demonet éd.,Tours, 2007, (Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, en ligne), p. 1-10. p. 6. Téléchargé sur www.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence.

[29] Ms. *Ubaldini*, 1470, f° 647v, Bologne : BUB. Pour Vasari, les fresques dans la chambre de Giovanni II étaient les plus belles jamais réalisée par le peintre Francesco Francia. Vasari, *Le vite de' più eccellenti pittori, scultori e architettori*, 1550, Vie de Francesco Francia.

que quatre phrases aux trois jours du tournoi organisé par le cardinal légat pontifical – et futur antipape – Baldassare Cossa[30]. On le voit, la nouveauté ne tient pas tant dans l'événement en lui-même que dans la manière dont les chroniqueurs le rapportent.

Nous avons ici des exemples du *jamais vu* admirable qui doit exercer une sorte de fascination au profit du pouvoir seigneurial. L'emphase ainsi exprimée par l'affirmation du caractère unique d'un tournoi comme on n'en avait jamais vu auparavant, rend moins compte du développement de la fête que de la volonté de magnifier le nouveau pouvoir : les seigneurs d'Italie rivalisent de magnificence et leurs fêtes sont racontées avec force détails, émaillées d'interminables listes (de plats, de cadeaux, d'invités, *etc.*). Refuser de les rapporter en détail (voir plus haut : « Il me semble que mieux vaut me taire… ») revient à mettre en valeur l'événement : jamais vu avant, il ne peut même être raconté, car la fête était par trop exceptionnelle contrairement aux autres grandes fêtes que le chroniqueur décrit.

L'allusion à la Rome de l'antiquité est évidemment un autre procédé rhétorique visant au même effet et se présente comme une variante du *jamais vu* : seule l'antiquité avait pu connaître pareille fête… Une telle référence au modèle antique illustre bien la pensée d'une fin de XV^e^ siècle marquée par l'esprit de la Renaissance. Pour exprimer l'exception, l'allusion nostalgique à la grandeur de Rome retrouvée vient appuyer l'affirmation que la fête fut unique en son temps.

Qu'une fresque vienne célébrer le souvenir de l'événement illustre l'importance de la visibilité : jamais vu, le spectacle doit désormais être visible pour toujours, afin que nul ne puisse affirmer d'un spectacle analogue qu'il était le premier. A l'idée de nouveauté absolue du XV^e^ siècle s'ajoute la volonté de poser un jalon pour l'avenir : pionnier, l'événement est un point de départ pour la société de La Renaissance. Désormais à Bologne, la référence sera celle-là.

On trouve ici une exploitation nouvelle et très puissante de l'expression. En effet, la fonction assignée à l'histoire, et rappelée en préambule de plusieurs chroniques[31], est que les historiographes proposent des modèles à imiter ou à éviter. Par le *jamais vu*, le seigneur devient le modèle à imiter.

L'exceptionnalité d'une situation n'est pas seulement dans la beauté. Pour la venue du pape Martin V à Forli en 1419, un chroniqueur écrit :

---

30 Réjouissances auxquelles il assiste et qu'il qualifie cependant d'exceptionnelles : « Et on ne pourrait dire les grandes fêtes qui se firent pendant ces trois jours », Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, 1407, p. 524.

31 *Chronicon estense cum addimentis isque ad annum 1478*, édité par Giulio Bertoni et Emilio Paolo Vicini, *R.I.S*$^2$, XV/3, Città di Castello - Bologne,1908-1937, p. 3.

> Puis après dîner il se fit conduire à la loge du haut pour mieux voir la ville, et aussi pour voir le marché parce qu'on était lundi. Et ce fut un très beau marché parce qu'y était venue presque toute la Romagne [pour vendre] ses produits et [aussi] pour voir une si noble assemblée ; *et on ne vit jamais une plus grande abondance*[32].

L'abondance de personnes et de produits, pour une période qui connaissait souvent la précarité, fonde le caractère remarquable de l'événement.

*La mode : une invention permanente*

C'est aussi dans cette deuxième moitié du XV^e^ siècle que naît la mode : les courtisans rivalisent d'imagination pour leurs tenues vestimentaires et les chroniqueurs usent du superlatif pour décrire ces derniers : les assemblées sont toujours les plus splendides, telles qu'on n'en avait jamais vues en Italie, jamais de si belles tenues vestimentaires n'avaient été arborées, aucune noble compagnie ne fut jamais si « gentille » et si « polie ».

## L'émerveillement devant le progrès du XV^e^ siècle : le *jamais vu* admiratif

Les fanfares qui apparaissent également dans les dernières décennies du XV^e^ siècle suscitant une analogue admiration : « Derrière un cheval le plus grand jamais vu par une personne vivante, si grand qu'il semblait une montagne, paradaient 13 trompettes les meilleurs jamais entendus »[33]. Si, dans un premier temps, les musiques des fêtes et des fanfares se distinguent par le bruit « qui rompt l'air », toujours le plus fort jamais entendu, c'est progressivement la qualité du son qui est vantée, comme dans l'exemple ci-dessus.

Les armes sont une autre innovation suscitant l'engouement. Andrea Bernardi à Forli, avoue son admiration pour les bombardes que Girolamo Riario seigneur de Forli fit apporter sur la place de la ville : « Deux très grosses bombardes, et elles étaient des plus belles que j'ai jamais vues »[34]. Friano degli Ubaldini recrée de façon particulièrement éloquente la nouvelle atmosphère des

---

[32] « *Pue driedo a desnare se fè menare suxo la logga de sovra per vedere meglio el tereno de Forli, anchora per vedere el mercado perchè era in quello di lune. E fo uno bellissimo mercado perchè qui arivava quaxi tuta Romagna con roba e per vedere tanta nobilitade; e mae non se vede meglo derada* ». Merlini, Giovanni, *Giovanni di M.° Pedrino depintore, Cronica del suo tempo*, 1419, *op. cit.*, p. 61 [41].

[33] Ugo Caleffini, *Diario ferrarese*, 1471-1494, édité par Teresa Bacchi et Maria Giovanna Galli sous le titre *Croniche*, Ferrare, Deputazione provinciale ferrarese di storia patria, Serie Monumenti, Volume XVIII, 2006 1476, p. 177.

[34] Andrea Bernardi, *Cronache forlivesi*, édité par Giuseppe Mazzatinti, Bologne, *Dei Monumenti istorici pertinenti alle provincie di Romagna* publié par la *R. Deputazione storica Romagnola*, série III, *Cronache*, Volume 1, 1895; volume 2, 1897, vol.1, année 1478, p. 29.

combats lorsqu'il raconte la furieuse résistance de Bologne face aux troupes françaises le 2 novembre 1506 :

> Toute la population de Bologne se mit sur le pied de guerre et toutes les cloches sonnaient le tocsin et il pleuvait très fort, et notre artillerie qui était dans la ville répondait très bien aux ennemis dehors et il semblait que le monde entier s'écroulait dans le fracas des bombardes et des cloches et des cris et autres bruits et on n'avait pratiquement jamais vu une chose pareille dans Bologne, et cette nuit-là, peu de personnes dormirent dans Bologne[35].

Le *jamais vu* devient ici un *jamais entendu* pour une bataille comme sans doute Bologne n'en avait effectivement jamais connue de telle auparavant. Mais le *jamais vu* a aussi sa face sombre.

## LE *JAMAIS VU* DE REJET

### L'expression d'un refus

*L'opposition au nom de la tradition*

L'indignation contre une mesure contraire à la tradition justifie le recours à notre *jamais vu*. Antonio de Bruscolo est pourchassé par la population de Bologne révoltée par sa dureté dans la direction de la ville[36]. Le peuple veut le pendre : au pied de la potence, il refuse de monter à l'échelle et crie que personne de sa maison n'a jamais été pendu[37]. Ici, le « on n'a jamais vu cela dans ma famille » est un appel à la coutume, les nobles devant être exécutés par décapitation… Bruscolo ne s'oppose pas tant à sa mise à mort qu'à la manière dont elle doit s'effectuer, afin de préserver son honneur et celui de son nom. Autant que la mort en elle-même, les gestes qui l'entourent font sens et ont valeur de déclaration. Antonio di Bruscolo proteste moins contre la punition qui l'attend que contre les modalités qui ne respectent pas son rang (« personne de sa maison… ») : il préfère une mort misérable plutôt que de laisser pour toujours l'image d'une fin qu'il juge infamante. Car c'est en définitive aux chroniqueurs ou aux historiens qu'il convient de graver

---

35 ms. *Ubaldini*, 1470, f° 647v, Bologne, BUB, 1506, f° 749r. Le combat se continue dans la ville, au canon : *id*., f° 749v.

36 Le comte Antonio de Bruscolo avait mené la révolte contre le légat pontifical en 1376.

37 Chronique de Bologne dite *Rampona*, *op. cit.*, 1399, p. 470. Albertucci de' Borselli, Girolamo, *Cronica gestorum ac factorum memorabilium civitatis Bononiae* édité par Albano Sorbelli, *Rerum Italicarum Scriptores* (*R.I.S*$^2$), Bologne, XXIII/2, Città di Castello, 1911-1929, Année 1399, p. 67 : « *Comes autem Antonius de Brusculo […] in plateam civitatis ductus ut suspenderetur in furcha, clamabat quod nullus unquam de domo sua fuerat suspensus* ».

pour le futur les mots de conclusion. Pour cette raison, il choisit d'être lapidé au pied de l'échelle.

Un rejet analogue, au nom de la tradition à respecter, s'exprime par l'expression du *jamais vu* quand Martin V instaure une taxe sur les clercs et les religieux : la taxe est dénoncée, car « c'est une chose nouvelle dont on n'avait jamais entendu parler avant, pas plus que dans le monastère des sœurs »[38].

L'expression renvoie clairement dans ces deux cas à la coutume qui n'est pas respectée, or la coutume revêtait un caractère contraignant pendant tout le Moyen Âge.

*Le désenchantement politique : le jamais vu accusateur*

Politiquement plus grave, le *jamais vu* peut être le moyen pour un chroniqueur de dénoncer une situation inédite estimée injuste[39], d'accuser un seigneur de tyrannie. Giovanni da Oleggio, fils de Giovanni Visconti seigneur de Milan, assume la seigneurie de Bologne de 1351 à 1360. Après la perte de Bologne en 1360, un chroniqueur écrit de lui dans une oraison funèbre sans appel :

> Dieu fait comme il lui plait ; mais ce fut un grand miracle qu'il meure de sa belle mort parce qu'il fut le pire et le plus cruel homme qui jamais ne fut. Il fut celui qui a détruit cette terre par la guerre, les vols, les taxes, les emprunts et qui fit mourir les hommes, sans raison. Et tant qu'on ne pourrait l'écrire, et que le diable emporte son âme et son corps si ce n'est pas un péché de l'écrire[40].

Pourtant avant lui, un autre seigneur, Ezzelino da Romano était déjà dénoncé dans toutes les chroniques comme étant le pire seigneur jamais vu auparavant, un diable en personne.

La dénonciation répétée d'une situation de malheur jamais vue par le passé est un autre procédé pour s'en prendre au seigneur. Les plaintes des chroniqueurs de Ferrare reproduites en introduction évoquent une misère jamais vue auparavant dans la ville. Il faut voir ici une attaque dirigée contre le duc d'Este qui le seigneur de Ferrare : les phrases ne dénoncent pas seulement des fêtes de noël gâchées. Derrière la plainte des mauvaises fêtes se cache un reproche adressé au duc insensible au sort de ses sujets et l'accusation de tyrannie n'est pas loin.

---

38 Girolamo Fiocchi, *Chronicon ab anno MCCCXCVII usque ad annum MCCCCXXXIII* édité par Adamo Pasini, Bologne, 1931, p. 51.

39 Ainsi l'octroi par le pape d'un privilège jugé exorbitant : « … et beaucoup dirent qu'on n'avait jamais vu de plus grands privilèges… ». Fileno Dalla Tuata, *Istoria di Bologna, origini-1521*, *op. cit.*, p. 767.

40 Chronique de Bologne de Petro et Floriano Villola, *Corpus Chronicorum Bononiensium* édité par Albano Sorbelli, *R.I.S²*, *op. cit.*, année 1366, p. 210.

## La lassitude face aux violences

Les soldats des compagnies qui dévastent l'Italie sont régulièrement qualifiés de plus malhonnêtes, les plus violents, les plus cruels qu'on n'ait jamais vus dans la Péninsule ou même dans la Chrétienté. L'expression traduit alors le rejet d'une situation de guerre endémique.

Viennent enfin, de plus en plus visibles au cours des XV^e^ et XVI^e^ siècles, les *jamais vu* témoignant d'une sourde angoisse. Nombre de chroniqueurs du XV^e^ siècle, d'abord à Ferrare, écrivent qu'il n'y eut jamais par le passé autant d'assassinats, de vols, de violences dans leur ville, et que leur ville connaît une situation de trouble que l'on ne trouve nulle part ailleurs en Italie. Mais les chroniqueurs de Bologne[41], de Césène, Forli, et aussi ceux de Mantoue, Venise et Florence[42], n'écrivent pas autre chose. Comme pour la magnificence ou la beauté des constructions, chaque chroniqueur considère exceptionnelle la situation de sa propre ville et de son temps. Pour cette raison, la critique est excessive et le malheur exagéré au même titre que l'emphase dans l'éloge. D'ailleurs, l'analyse fine des chiffres montre que la violence n'a pas sensiblement augmenté.

## Le présage inquiétant

Mais l'esprit est aussi sensible aux *mirabilia*[43]. Attentif aux faits notables, le chroniqueur relève naturellement les événements météorologiques exceptionnels. Dieu fit s'élever une tempête sur le Pô, écrit l'un d'eux : l'excès météorologique est une manifestation de la volonté divine[44].

Les comètes à l'image de celle évoquée par l'enluminure qui figure dans la *Nuova Cronica* de Giovanni Villani (voir ci-dessus) annoncent selon cet auteur « de

---

41 « Il ne faut pas s'étonner si nous avons des tremblements de terre et des disettes en raison de nos grands péchés et blasphèmes, usures, vols, sodomies et homicides, qu'on ne croit pas que dans toute l'Italie il se commet autant d'homicides qu'à Bologne ». Fileno Dalla Tuata, *Istoria di Bologna, origini-1521*, 1505, p. 466.

42 Le tableau brossé pour Mantoue est comparable à celui de Ferrare, à Venise, les archives comportent davantage de mentions de violences après 1450 ; le même sentiment se retrouve pour Florence et la Toscane, *etc.* D. S. Chambers & T. Dean, *Clean Hands and Rough Justice. An Investigating Magistrate in Renaissance Italy*, Michigan: The University of Michigan Press, 1997, p. 19. É. Crouzet-Pavan, « Violence, société et pouvoir à Venise (XIV^e^-XV^e^ siècles ») , in *M.E.F.R.M.*, 96, 2, Rome, 1984, p. 903-936, p. 906-908. D. Herliby, « *Some Psychological and Social Roots of Violence in the Tuscan Cities* », in *Violence and Civil Disorders in Italian Cities, 1200-1500*, L. Martines éd. : University California Press, 1972, p. 129-154.

43 *Le temps qu'il fait au Moyen Âge, phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, *op. cit.*, p.132.

44 *Chronicon estense cum addimentis isque ad annum 1478*, *op. cit.*, p. 83.

grands changements », la mort et la famine et « jamais les Florentins n'eurent tant de mal à gagner leur vie »[45].



Fig. 3 : *Nuova cronica* de Giovanni Villani, f° 99r, la comète de 1264
ms. Chigiano L VIII 296, Bibliothèque du Vatican.

Rapprocher les comètes et autres phénomènes célestes des excès météorologiques semble une évidence pour nos chroniqueurs : cela rejoint la croyance, héritée de l'Antiquité, en un pouvoir maléfique des comètes[46].

---

45 Giovanni Villani, *Nuova Cronica*, livre III-91, livre X-80, livre XII-114.

46 Aristote considérait que la Voie lactée et les comètes faisaient partie de la météorologie et non de l'astronomie. Cette théorie fut contestée dès l'Antiquité. Si le Moyen Âge, à partir d'Albert le Grand (*Meteorologia*, I, 1, 25), n'a pas de doute sur la Voie lactée, « petites étoiles rassemblées en un même lieu », la comète « est à la frontière de l'astronomie, de l'astrologie et de la météorologie et suscite toutes les craintes et les superstitions ». « La météorologie apparaît donc dépendante de l'astronomie… » : J. Ducos, *La météorologie en français au Moyen Âge (XIII^e^-XIV^e^ siècles)*, Paris : Champion, 1998, p. 109-111.

Mentionner le caractère excessif d'un phénomène naturel, par le *jamais vu*, c'est noter le signe divin[47]. Pour les considérations météorologiques, le *jamais vu* porte dans l'ordre sur : les excès de froid ; les excès de pluie ; la tempête : vent très violent ; la sècheresse ; l'excès de chaleur en été ; les anomalies météorologiques : la douceur exceptionnelle d'un hiver, le froid en été.

Pour le froid ou la neige notamment, je relève tous les cinq à dix ans environ, le retour de l'expression du *jamais vu*. Les remarques rendent compte d'une réalité, le début du « petit âge glaciaire »[48], toutefois la répétition rapide du caractère exceptionnel d'un froid intense, des épisodes neigeux ou de pluies excessives accompagnées des débordements des fleuves en crues, montre l'oubli rapide des aléas antérieurs.

Mais le chroniqueur accorde aussi une importance particulière aux faits naturels exceptionnels auquel il prête une valeur annonciatrice, ce que dit le vocable *jamais vu*[49]. Les comètes, les dragons de feu dans le ciel, les lunes rouges, les famines, les guerres sont les signes de la colère divine[50]. Les manifestations astronomiques, comme celles météorologiques, sont des signes ou des prodiges qui annoncent la colère divine dans une perspective eschatologique[51]. Cette valeur accordée aux signes, qui ne sont pas une prophétie, mais une manifestation du mécontentement divin, s'accroît au XV^e^ siècle avec la multiplication de la mention

---

47 Isabelle Draelents constate ainsi : « La phrase de la Genèse sur les signes des temps "*et sunt signa et tempores et annos*" domine les mentalités des observateurs du ciel. Elle impose la vision des "signes" climatiques ou astronomiques comme autant de symboles de l'activité de Dieu sur terre », I. Draelents, « Le temps dans les textes historiographiques du Moyen Âge » in *Le temps qu'il fait au Moyen Âge. Phénomènes atmosphériques dans la littérature, la pensée scientifique et religieuse*, *op. cit.*, p. 91-138, p. 129.

48 Nous retrouvons dans nos textes les grandes tendances analysées par Emmanuel Le Roy Ladurie dans son *Histoire du climat depuis l'an Mil*, et Pierre Alexandre dans *Le climat en Europe du Moyen Âge. Contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives d'Europe occidentale*, Paris, Ecole des hautes études, 1987.

49 « La nature exprime Dieu, elle est un langage. », Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, *op. cit*., p. 164.

50 Marco Battagli, *Marcha*, *op. cit.*, p. 47-48. *Chronicon estense cum addimentis isque ad annum 1478*, *op. cit.*, année 1309, p. 74.

51 Sur la compréhension de ces phénomènes par les auteurs de la fin du Moyen Âge, voir Joëlle Ducos, L*a météorologie en français au Moyen Âge (XIII^e^-XIV^e^ siècles)*, *op. cit*. Les chroniqueurs leur attribuent une valeur annonciatrice absente des encyclopédies et des traités consacrés à l'analyse des phénomènes naturels, *id.* p. 354-361. Sur la description et l'interprétation de ces phénomènes par les chroniqueurs : I. Draelents, « Le temps dans les textes historiographiques du Moyen Âge », *op. cit.*, p. 103-107.

des phénomènes exceptionnels et anormaux : excès climatiques, foudre[52], catastrophes et naissances de monstres.

La mention des naissances monstrueuses devient de plus en plus fréquente en avançant dans le XV^e^ siècle[53]. L'annonce de ces naissances, associée soit au *jamais vu* soit au caractère indescriptible de celles-ci, se développe encore au XVI^e^ siècle dans ce que Denis Crouzet a défini comme une montée de l'angoisse qui explique les guerres de religion[54]. Nous en voyons les prémices au XV^e^ siècle. La naissance de monstres renvoie à des hommes devenus eux-mêmes monstrueux et corrompus : ils sont des représentations de la laideur intérieure de l'homme. Ce sont alors des monstres comme on n'en a « jamais vus » ou des monstres comme on n'en a « jamais tant vus »[55]. La variante est intéressante : au XVI^e^ siècle, les canards, les feuilles volantes rendues banales par l'imprimerie, diffusent largement les récits et descriptions de monstres. Il devient par conséquent difficile de revendiquer le caractère inédit d'une naissance monstrueuse, d'où l'insistance nouvelle sur la quantité de ces dernières : l'important est dans l'exceptionnel, c'est le JAMAIS qui compte. Dans les chroniques, on passe ainsi de 1 à 3 mentions de naissances monstrueuses sur plusieurs siècles à des mentions de plus en plus nombreuses, annoncées comme indescriptibles d'abord puis illustrées de façon de plus en plus détaillée lorsqu'on avance dans le XV^e^ siècle.

## CONCLUSION

Les auteurs des chroniques avaient une vision téléologique du monde et dans ce cadre, le *jamais vu* est d'abord ce qui s'écarte de la norme pour signifier quelque chose, une volonté divine, un événement à venir[56].

---

52 La foudre interprétée comme « expression de la Voix divine, particulièrement s'il s'agit d'un coup de tonnerre isolé ». I. Draelents, « Le temps dans les textes historiographiques du Moyen Âge », *op. cit.*, p. 114-115.

53 Sur la perception du monstre au Moyen Âge, on pourra consulter : Claude Lecouteux, *Les Monstres dans la Pensée médiévale européenne. Essai de présentation*, Paris : Presses Université Paris-Sorbonne, 1993.

54 Voir Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, *op. cit.*, p. 172-174.

55 François de Belleforest, *Histoires prodigieuses extraictes de plusieurs auteurs Grecs et latins, sacrez & prophanes*, Paris, 1560, rééd. 1594, livre III, p. 425, cité in Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu*, *op. cit.*, p. 174.

56 « Joachim de Flore lui-même ne veut rien être d'autre qu'un érudit utilisant, pour comprendre les écrits prophétiques de l'Ancien Testament et donc percer le mystère du futur, les méthodes mises au point, au XII^e^ siècle, par la critique biblique. Il n'y a pas de différence de nature entre histoire et prophétie. D'ailleurs, dans les bibliothèques anglaises, à la fin du Moyen Âge encore, livres d'histoire et prophétie sont le plus souvent groupés ensemble. À rigoureusement parler, pour un historien chrétien, il n'y a bien qu'un temps », Bernard Guenée, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Alençon : Aubier « collection historique », 1991, p. 202.

Avec le développement des pouvoirs princiers au XV^e^ siècle, le *jamais vu* prend une valeur nouvelle, il est surtout l'expression d'une exaltation de la puissance des pouvoirs évoqués. Mais, devant le retour de la papauté et de l'empire, et l'élimination des seigneuries italiennes, dans un contexte de désillusion, d'incertitude politique et de crainte pour l'avenir, le *jamais vu* se charge de plus en plus de négativité.

Au XV^e^ siècle, malgré une transformation de l'écriture de l'histoire sous l'influence des humanistes, les signes restent bien présents et leur valeur annonciatrice est tout aussi prégnante. Abondants dès le XV^e^, ces signes prennent une importance considérable dans les chroniques de la première décennie du XVI^e^ siècle. La perspective eschatologique du XVI^e^ siècle étudiée par Denis Crouzet dans *Les guerriers de Dieu* est en place…